



Publication HEVRAT PINTO
Sous l'égide de RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA
32, rue du Plateau - 75019 PARIS
Tel: 01 48 03 53 89 - Fax 01 42 06 00 33
www.hevratpinto.org - hevratpinto@aol.com
Responsable de publication : Hanania Soussan



634

DEVARIM
6 AV 5770 - 17/07/ 2010

LA VOIE
A SUIVRE

QUI EST RICHE? CELUI QUI EST CONSCIENT DE SON RÔLE !

Le livre de Devarim commence par une description des paroles de Moché selon Hachem pour les bnei Israël (1, 5-7), « de l'autre côté du Jourdain dans le pays de Moav Moché a exposé cette Torah en disant : Hachem notre D. nous a parlé au 'Horev en disant : vous êtes assez restés auprès de cette montagne, tournez-vous, partez et allez vers le mont du Emori, etc. ». Ces paroles du verset demandent à être éclaircies. Est-ce là l'explication de la Torah, « vous êtes assez restés auprès de cette montagne » ?

Il faut également expliquer ce que dit Rachi à cet endroit, « Vous êtes assez restés – selon le sens direct, et il y a des midrachim, vous avez beaucoup de grandeur et de récompense pour être restés auprès de cette montagne, vous avez fait un Sanctuaire, une menora et des ustensiles, vous avez reçu la Torah, vous avez nommé un Sanhédrin, des responsables de mille personnes et des responsables de cent personnes. » Apparemment cela comporte deux difficultés, la première que nous avons déjà évoquée : quel rapport cela a-t-il avec « Moché a exposé cette Torah en disant », et deuxièmement, pourquoi, s'il en est ainsi, le Saint, béni soit-Il leur a-t-il dit : « tournez-vous et partez » ? Est-ce que cela ne valait pas la peine de rester là auprès de la montagne où ils avaient fait tant de choses, et où ils avaient mérité tant de privilèges ?

Une introduction s'impose. Le Saint, béni soit-Il a créé l'homme avec une intelligence, chacun a des talents particuliers, et Il a « insufflé dans ses narines une âme de vie », ce que le Targoum traduit par « un esprit de parole ». Cette intelligence de l'homme est quelque chose de merveilleux, d'une insondable profondeur, qui se développe depuis son jeune âge jusqu'à sa vieillesse, moment où on l'appelle « zaken », « zé kana 'hokhma » (celui-ci a acquis la sagesse). Si nous constatons que dans sa vieillesse, quelqu'un s'émerveille des mêmes choses dont il s'émerveillait déjà dans son enfance, c'est un signe que c'est un sot, que son intelligence ne s'est pas développée convenablement. De façon générale, celui qui acquiert la sagesse progresse,

et même si dans sa jeunesse il aimait tel jeu, dans sa maturité il n'y jouera plus. C'est une chose toute simple.

Nous devons savoir que de même que les domaines auxquels on s'intéresse changent au fur et à mesure qu'on grandit, ainsi notre rôle sur terre se modifie. Cela ressemble à un ouvrier qui rentre dans une usine, et qui au début fait le ménage. Il monte petit à petit, jusqu'à finir par être nommé directeur de l'usine. Si maintenant, au lieu de la diriger, il se met à faire le ménage, il manque à sa tâche ! De même, l'homme, depuis l'âge de cinq ans où il doit étudier les Ecritures, jusqu'à quatre-vingts ans, passe par plusieurs étapes, et à chaque étape il a une tâche particulière. En plus des tâches générales qui incombent à chacun, il a des charges spécifiques qui ne sont destinées qu'à lui seul.

Par exemple, nous croyons qu'un homme riche est celui qui a en sa possession beaucoup d'argent et de nombreux biens, mais nos Sages nous ont enseigné dans le traité Avot : « Qui est riche ? Celui qui est heureux de sa part. » Cela signifie que le véritable riche n'est pas celui dont la maison est remplie d'argent et d'or, mais celui qui se contente de ce qu'il a, même si ses biens se réduisent à très peu de choses. En effet, la richesse se mesure en fonction de ce qui manque à la personne, c'est pourquoi quelqu'un qui se contente de ce qu'il a et ne désire rien de plus est un grand riche, alors que celui qui possède de nombreuses maisons, des comptes gonflés dans diverses banques et des voitures de luxe, mais en même temps désire encore une autre voiture, encore une autre maison et ainsi de suite, c'est lui qui est pauvre, parce qu'il lui manque tant de choses...

De plus, ils nous ont enseigné que « la jalousie, le désir et les honneurs font sortir l'homme du monde », car l'homme doit se contenter de ce qu'on lui a donné du Ciel sans rien demander d'autre, sans regarder ce qu'a l'autre et désirer ses biens, sa maison, ses moyens de subsistance ou les honneurs qu'on lui accorde. En effet, tout homme a un monde bien à lui, un monde qui lui est absolument spécifique.

Le midrach Chemot Rabba (paracha 52) raconte une histoire extraordinaire, dont nous pouvons tirer une leçon dans ce domaine. Un certain élève de Rabbi Chimon ben Yo'haï avait quitté Erets Israël et était devenu riche. Les autres avaient vu cela, étaient jaloux de lui et voulaient eux aussi quitter Erets Israël. Rabbi Chimon l'apprit. Il vit que ses élèves désiraient la richesse, et il est bien évident que ce n'était pas le désir de l'argent qui les poussait, mais qu'ils voulaient cet argent pour pouvoir étudier la Torah jour et nuit en toute tranquillité. Néanmoins, il voulut les en empêcher, car ce n'est pas là la voie de la Torah. Que fit-il ? Il les fit sortir dans une vallée, se mit en prière et dit : « Vallée, vallée, remplis-toi de dinars d'or. » La vallée se mit à se remplir devant eux de dinars d'or. Il leur dit : « Si c'est de l'or que vous voulez, en voici, prenez de l'or, mais sachez que quiconque en prend maintenant prend sa part du monde à venir, car il n'y a de récompense à l'étude de la Torah que dans le monde à venir. »

Rabbi Chimon bar Yo'haï montra à ses élèves que s'ils voulaient de l'or, ils pouvaient en avoir, mais au prix de leur part du monde à venir. Vous pouvez prendre de l'or, vous enrichir, mais vous aurez perdu votre âme. Nous voyons là combien l'homme doit se méfier de l'argent qui ne lui est pas destiné par des moyens naturels, parce que tout le mal qu'il se donnera pour en obtenir par d'autres moyens risque d'être « sur le compte » de son monde à venir, c'est pourquoi les élèves de Rabbi Chimon bar Yo'haï laissèrent tout l'or qui se trouvait dans cette vallée et s'en allèrent, comme le dit le Midrach.

Nous devons ajouter ceci : chacun a sa propre tâche à accomplir dans le monde, celle de l'un n'est pas semblable à celle de l'autre, l'un reçoit l'épreuve de la pauvreté et l'autre celle de la richesse, l'un reçoit des épreuves dans le domaine de la subsistance et l'autre dans celui des enfants ou de la santé, et c'est cela son rôle

Suite à la Page 2

HORAIRES DE CHABAT

	Allumage	Sortie
Paris	21:31*	22:51
Lyon	21:09*	22:23
Marseille	20:58*	21:09

DÉDIÉ À LA MÉMOIRE DE SIMHA BAT FREHA ELMALEH ZAL

*On allumera les bougies chacun selon sa Communauté

sur cette terre. Si le pauvre désire devenir riche, il est possible qu'à force de supplications et de prières il soit exaucé, mais il aura perdu ainsi son monde, car il n'aura pas accompli son rôle sur terre, le rôle pour lequel son âme, qui est une parcelle divine, a été envoyée ici-bas. C'est pourquoi si quelqu'un veut s'enrichir, il le peut, mais à ce moment-là il perd son monde à venir, car le monde à venir est donné pour avoir surmonté les épreuves et les difficultés qui nous étaient destinées et pour avoir accompli la Torah dans les conditions les plus difficiles, malgré les désirs et malgré les nombreux obstacles. On peut donc dire : Qui est riche ? Celui qui est conscient de son rôle !

Maintenant que nous avons dit tout cela, nous comprenons mieux ce que dit le verset de notre paracha, « Hachem notre D. nous a parlé au 'Horev en disant : vous êtes assez restés auprès de cette montagne, tournez-vous et partez et allez vers le mont du Emori, etc. » En effet, lorsque l'homme voit qu'il a mérité une grande réussite à un certain endroit, qu'il y a surmonté des épreuves et acquis des biens,

il n'a aucune envie de le quitter. Mais parfois, malgré tout cela, sa tâche consiste à continuer à agir à un autre endroit, car c'est cela la volonté de Hachem. De même qu'il doit se réjouir de son sort, du rôle qui lui a été imparti sur terre, que ce soit dans la pauvreté ou la richesse, il doit aussi se réjouir de la tâche actuelle qui lui a été donnée. C'est ce que Moché a enseigné aux bnei Israël en leur disant : « Vous êtes assez restés sur cette montagne, tournez-vous et partez. » Il est vrai que vous avez mérité tout ce qu'il y a de mieux au pied de cette montagne, la Torah, le Sanctuaire, la menorah et les ustensiles, le Sanhédrin et les responsables, mais vous avez terminé la tâche que le Créateur vous avait assignée en cet endroit, c'est pourquoi vous devez continuer et partir ailleurs, et il n'y a pas de plus grande explication de la Torah que cette prise de conscience, « Moché a exposé cette Torah en disant », ce qui répond à toutes les questions que nous avons posées.

HISTOIRE VECUE - LE DÉSIR DU TSADDIK

« Parce qu'il M'est resté fidèle » (Devarim 1, 36)

Le triste spectacle se répétait à chaque fois que des juifs de noble apparence se trouvaient dans la chambre du gaon Rabbi Yossef de Posen zatsal. A chacun des cours de halakha, qu'il donnait abondamment, par exemple pendant les jours de fête, quand Rabbi Yossef, la fierté de Posen, soulevait des vagues d'admiration, les membres de la communauté étaient à chaque fois bouleversés à la vue de son épouse, la fille du gaon de la génération, Rabbi Yé'hezkel Landau zatsal, l'auteur de Noda Biyouda, qui se présentait, personne ne comprenait comment, à la table de son mari, sans être brûlée par ses yeux purs et aimants, dont la magie agissait sur la communauté toute entière. Elle n'était pas rebutée par les regards de feu que des disciples accablés crachaient dans sa direction, mais se répandait en « compliments » qui plongeaient la communauté dans des abîmes de honte et de colère :

« En voilà un Rav en Israël ! Mauvais ! Antisémitisme ! »

« Un grand tsaddik, Rav Yossef, hein ? Un imposteur, oui... »

Des délégations entraient, un envoyé après l'autre. Sans tenir compte de la rabbanit qui se tenait à la porte, on se dépêchait d'entrer, pour détourner Rabbi Yossef de la Guemara pendant un instant. Ici, dans la pièce tranquille, en face des yeux doux de leur Rav estimé, l'audace leur revenait, elle qui s'était affaiblie un instant devant les yeux étincelants de la Rabbanit :

« Rabbi Yossef doit faire quelque chose. La communauté ne va pas se taire éternellement, devant l'insulte infligée à son Rav. »

« L'insulte à Rabbi Yossef, affirma Rabbi Shraga, le chef des gabaïm, nous paralyse, c'est une insulte à toute la communauté ! »

« Et la fille du gaon de Prague !! » insista quelqu'un maladroitement, enfonçant le couteau dans la plaie.

Les yeux paisibles de Rabbi Yossef souriaient :

« Mon saint beau-père est une chose, Rabbi X, et mon malheur en est une autre. Mais quoi ? Parce que ma femme est la fille du gaon de la génération, est-ce que je vais lui clouer la bouche avec des clous ? »

« Des clous n'arriveraient pas à lui fermer la bouche ! » dit Rabbi Shraga amèrement. Alors que Rav Chemouël, commerçant en métaux, était perdu dans des pensées bizarres : et si Rabbi Yossef achetait lesdits clous en fer dans sa boutique à lui...

Le soleil s'est couché à midi

Les cris de ceux qui priaient dans le beit midrach de Rabbi Yossef de Posen se turent tout à coup. Tous ensemble. Comme si avait atterri de quelque part une catastrophe d'en dehors du kloiz éclairé et de ses fidèles. Le mois d'Adar, où l'on multiplie la joie dans toutes les communautés de la diaspora, prit avec une rapidité terrifiante une

nuance d'obscurité, au fur et à mesure de l'aggravation de l'état de Rabbi Yossef.

Personne n'osait exprimer explicitement la réalité de la terrible catastrophe. Les yeux noyés de larmes de Rabbi Hirschel le fidèle chamach, qui rentra tout à coup dans le heikhal, en se traînant lourdement vers le amoud du chalia'h tsibur, stupéfia les cœurs, plus que ne le fit le son de ses pleurs, plus tard, quand il annonça l'heure de l'enterrement. Les fidèles se dispersèrent en silence et quittèrent le beit midrach.

Personne ne voulut savoir comment la veuve allait réagir à cette perte. L'évocation même de son nom, maintenant que le soleil s'était couché, pesait comme un lourd nuage qui se frayait un chemin à l'intérieur de tout un ensemble de nuages, comme un amer souvenir dont il fallait faire abstraction, autant que possible.

Cela se passa quand on fit sortir le cercueil. Des disciples proches, qui se rassemblaient autour du corps pur du « Ben Azaï dans les rues de Tivéria », ne virent pas les épaules étroites de la veuve effondrée, jusqu'à ce qu'elle se jette aux pieds du cercueil.

Fuir l'orgueil

Un grand cri terrible fit trembler les fondations de la maison.

« Rabbi Yossef... Rabbi Yossef, mon mari saint et pur... »

Un sanglot terrible, étouffé, bredouillé entre les quelques phrases qu'elle réussit à prononcer. Les cheveux de ceux qui étaient présents se dressèrent sur leur tête en entendant la confession terrifiante de la veuve explorée :

« Montre-leur, Rabbi Yossef ! Montre à tous ces gens qui est celui qui m'a obligée toute ma vie, dans tous les rassemblements, à chaque fête, à te faire honte devant une sainte communauté, devant tes élèves et ceux qui étudiaient ta Torah et à fouler aux pieds ton honneur devant eux ! »

« Prouve-le, Rabbi Yossef ! Prouve devant tous ces gens qui est celui qui m'a obligée – car je crains de prononcer ton nom pur explicitement. C'est terrible de se trouver dans tes quatre coudées, de prononcer des mots de blâme envers ton nom, de fouler ton honneur aux pieds... Moi, qui ne suis pas digne de fouler la poussière de tes pieds... Reconnais en public que c'est toi-même qui m'a forcée à faire tout cela, comme une condition préalable à notre mariage, pour que tu puisses échapper à l'orgueil que tu haïssais... Est-ce que cela me sera compté comme une faute, d'avoir donné entièrement mon honneur et toute ma vie, pour faire ce que tu désirais ? »

Des centaines d'yeux se tournèrent vers le cercueil.

Un frisson parcourut le public, quand on s'aperçut que le saint défunt hochait lentement la tête en signe d'approbation...

(« Bessod Sia'h », Rabbi Ya'akov Friedman)

« Ne craignez aucun homme car la justice appartient à D. » (1, 17)

Quand le juge fait pencher la justice, fait remarquer le saint Rabbi Moché Alcheikh, il commet une faute non seulement vis-à-vis du plaideur, mais il met aussi en cause de cette façon, pour ainsi dire, le Saint, béni soit-Il Lui-Même. Comment cela ?

Si par exemple, il a été décrété au ciel à Roch Hachana de donner à Réouven 100 parts et à Chimon 200, et que Chimon exige de Réouven une part, bien que, en toute justice, Réouven ne lui doive rien du tout : pour la justice céleste, il a été donné à Réouven tout ce qui avait été décrété, ainsi qu'à Chimon. Et cette part que Chimon réclame à Réouven n'est pour ainsi dire pas comprise dans le calcul.

Si le juge fait pencher la balance et oblige Réouven à donner à Chimon une part que selon la véritable justice il ne lui doit pas, il contredit ainsi la justice céleste, et maintenant, pour ainsi dire, Hachem va être obligé de rembourser à Réouven la part qui lui manque injustement et de prendre à Chimon la part qu'il a reçue injustement.

Par conséquent le juge a non seulement jugé l'homme, puisqu'en fin de compte, s'il manque injustement à celui qui a été volé, Hachem lui rend ce qui lui manque, mais par sa décision injuste il a jugé pour ainsi dire le Ciel. C'est pourquoi la Torah met en garde : « Ne craignez aucun homme », car si vous craignez et que vous fassiez pencher la balance en sa faveur, vous vous trouvez avoir mis D. en cause, « car la justice appartient à D. » Et donc, qui convient-il de craindre, le Saint, béni soit-Il ou un homme ?

« Un peuple plus grand et plus fort que nous, des villes grandes et fortifiées jusqu'au ciel et aussi les descendants des géants » (1, 28)

C'est surprenant : pourquoi le verset interrompt-il la description du « peuple plus grand et plus fort que nous » dont la suite est « nous avons aussi vu là les descendants des géants » par la description qu'ont faite les explorateurs de « villes grandes et fortifiées jusqu'au ciel » ?

Le livre « Mechiv Devarim » écrit qu'il est possible de dire là-dessus que ce « grand peuple » désigne ceux qui étaient installés dans ces villes fortifiées, mais que les « descendants des géants » ne peuvent pas s'installer dans une ville et qu'il leur est impossible de vivre ailleurs qu'autour de la ville.

On peut l'apprendre de ce qu'ont dit les Sages sur Og le roi du Bashan, qui a déraciné une montagne entière, aussi grande que tout le camp d'Israël, et l'a mise sur sa tête avec l'intention de la faire tomber sur tout le monde en même temps.

C'est pourquoi le verset a voulu nous enseigner que le grand peuple installé dans le pays est celui qui habite « des villes grandes et fortifiées jusqu'au ciel », alors que les « descendants des géants » n'habitent pas dans ces villes à cause de leur taille extraordinaire.

« Vous vous êtes assis, vous avez pleuré devant Hachem et Hachem n'a pas écouté votre voix » (1, 45)

Comme les bnei Israël s'étaient repentis, pourquoi en vérité leur prière n'a-t-elle pas été exaucée ?

Rabbeinou Ovadia Sforno explique que leur techouva n'a pas été exaucée parce qu'ils avaient profané le Nom de D. Or la techouva ne rachète pas le 'hilloul Hachem, seule la mort a ce pouvoir...

La force du renouvellement dans la Torah

« Hachem notre D. nous a parlé au 'Horev en disant : cela suffit pour vous de rester auprès de cette montagne. »

Dans tout le passage du don de la Torah, la montagne ne s'appelle pas « 'Horev » mais « Sinai », ainsi qu'il est dit (Chemot 19, 20) : « Hachem descendit sur le mont Sinai », ou encore (Chemot 19, 18) : « le mont Sinai était entièrement fumée », ou encore (Chemot 19, 23) : « Le peuple ne pourra pas monter sur le mont Sinai. » Par conséquent, pourquoi est-il ici appelé 'Horev et non Sinai, comme au moment du don de la Torah ?

C'est que Moché a dit aux bnei Israël : vous avez la mitsva de trouver de nouvelles explications dans la Torah. Ceci se trouve en allusion dans le mot « 'Horev », qui est fait des mêmes lettres que « ra'hav » (« large »), comme dans (Téhilim 119, 45) : « Je circulerai bien au large. » Rachi explique que le roi David étudiait la halakha de façon élargie et la développait. Si vous étudiez la Torah et que vous revenez dessus de nombreuses fois, vous mériterez d'y trouver de nouvelles explications que vous n'aviez pas découvertes les premières fois. C'est ce que dit la Guemara ('Haguiga 9, 2) : « Celui qui étudie un passage cent fois n'est pas semblable à celui qui l'étudie cent et une fois. » Il est également dit dans la Michna (Avot 5, 22) : « Tourne-la et retourne-la, car elle contient tout. » Plus on révise, plus on mérite d'y trouver du nouveau, encore et encore.

C'est pourquoi Moché a donné quelques parachot nouvelles dans ce livre qui s'appelle « Michné Torah » (la répétition de la Torah) : pour leur montrer que plus on se donne du mal pour étudier la Torah et répéter son étude, plus on y trouve de goût. Et on n'a encore pas accompli le devoir de revenir sur les paroles de la Torah. On ne doit pas dire : « J'ai étudié tel passage, deux fois et trois fois, pourquoi est-ce que je devrais encore le répéter ? Mieux vaut que j'étudie quelque chose de nouveau que je n'ai encore jamais étudié du tout. » Les Sages de la Guemara ont déjà répondu à cela (Sanhédrin 99, 1) : « Quiconque étudie la Torah sans réviser ressemble à un homme qui sème et ne moissonne pas », son étude ne lui servira à rien.

Les Sages ont encore dit (Sifri VaEt'hanan 6, 8) : « Que les paroles de la Torah ne soient pas à tes yeux comme un vieux texte, mais comme quelque chose de nouveau que tout le monde vient étudier. » Quand les paroles de Torah sont comme neuves aux yeux de quelqu'un, il étudie comme s'il n'avait jamais étudié cela de sa vie, et il mérite d'y trouver des explications nouvelles.

Pour que les bnei Israël ne risquent pas de dire : « si c'est pour nous une mitsva de revoir sans cesse notre étude et d'y trouver de nouvelles explications, peut-être que nous allons ajouter au nombre des mitsvot », Moché a commencé en disant : « Voici les paroles », ce qui nous enseigne qu'on ne doit rien y ajouter ni en retrancher, ainsi qu'il est dit (Mekhilta) : « Voici les paroles » (Chemot 9, 6), on ne doit ni en retrancher ni y ajouter.

GARDE TA LANGUE

Le père doit guider ses enfants

Si l'on entend son fils ou sa fille petits dire du lachon hara, c'est une mitsva de les gronder et de les éloigner de cette attitude, ainsi qu'il est écrit (Michlei 22, 6) : « Eduque le jeune garçon selon sa voie. » Il est expliqué dans Ora'h Haïm (243 par. 1) à propos de toutes les interdictions de la Torah combien le père doit constamment guider ses enfants depuis leur enfance à se garder du lachon hara et des autres propos interdits, ainsi que de la dissension et du mensonge, comme l'écrit le Gaon de Vilna. En effet, il faut beaucoup d'habitude dans le domaine de la parole et des midot, et l'habitude est une maîtrise, dans tous les domaines. Ils mériteront pour cela la vie du monde à venir et tout le bien en ce monde-ci. ('Hafets 'Haïm)

UNE TORAH DE VIE JUSQU'À QUAND ?

On raconte que la première fois que le grand gaon Rabbi Mordekhaï Gifter zatsal est arrivé en Terre sainte, l'un de ses proches lui a demandé : « Est-ce que le Rav est déjà allé au Mur Occidental ? » « Oui, a répondu Rav Gifter. J'ai mérité de prier au Kotel. » Son interlocuteur a poursuivi : « Et au tombeau de Ra'hel ? » « J'y suis allé aussi », répondit le Rav.

L'autre a continué à demander : « Où le Rav a-t-il été le plus ému ? » Il répondit que certes, il avait été très ému quand il avait prié sur la tombe de Ra'hel, mais qu'au Kotel son émotion avait été beaucoup plus grande.

Quand le Rav Gifter s'aperçut que son interlocuteur ne le comprenait pas vraiment, parce que de nombreuses personnes ressentent une grande émotion quand ils se trouvent à côté du tombeau de notre mère Ra'hel, il lui dit :

« Je vais vous expliquer. Vous êtes jeune, et même les jeunes gens ressentent que « Mama Ra'hel » pleure pour eux et demande miséricorde à D. pour ses enfants, c'est pourquoi il est très facile de s'émouvoir à cet endroit saint.

« Des jeunes qui n'ont jamais vu le monde avant la destruction et le monde après la destruction ne peuvent pas imaginer ce que c'est que la destruction. Moi, j'ai étudié à Telz en Europe, j'ai vu les saintes communautés du klal Israël, j'ai vu les grands de la Torah et de la crainte du Ciel. J'ai vu ce que c'est qu'Elloul et les jours redoutables. Tout cela a été détruit, à cause de nos nombreux péchés, et je sais que la racine de toutes les destructions réside dans la destruction du Temple. C'est pourquoi je pleure quand je vois le Temple dans sa destruction... »

Je pleure sur tout cela

Autrefois, la douleur de la destruction était tellement concrète et proche du cœur que tout juif sentait parfaitement le sens du deuil des jours « bein hametsarim ». L'atmosphère dans les rues de la ville, pendant « bein hametsarim » en général et les neuf jours en particulier, était imprégnée d'obscurité et d'angoisse. Le deuil remplissait la vie quotidienne des jeunes et des vieux, des femmes et des enfants.

Même les habitants qui n'étaient pas juifs ressentaient parfaitement cette atmosphère de douleur sur la destruction du Temple grand et saint des juifs. Les gémissements et les cris éclataient aux heures où tout le monde était plongé dans la récitation du « tikoun 'hatsot ». A un bout de la ville on criait et on se répandait en pleurs, « jusqu'à quand serai-je bouleversé deux fois par la destruction, jusqu'à quand n'auras-Tu pas pitié de Jérusalem, jusqu'à quand exprimera-il sa douleur le matin, Ton troupeau ? » et à l'autre bout on pleurait et on suppliait « Regarde du Ciel et vois de la sainte demeure de Ta gloire... sur tout cela je pleure... »

On raconte à ce propos sur le Maguid de Doubno qu'un jour, il était arrivé dans la ville de Lwow pendant « bein hametsarim ». Les gabaïm lui avaient demandé de parler aux habitants de la ville de cette actualité, et le Rav de la ville, le gaon Rabbi Ya'akov Orenstein zatsal, auteur de « Yéchouot Ya'akov », voulait aussi entendre son discours.

Le Maguid accepta immédiatement, mais demanda que le Rav et les vieillards de la ville ne viennent pas l'écouter, parce que sa façon de parler poussait aux larmes, le public allait beaucoup pleurer, et pour des juifs âgés il s'agissait vraiment d'une menace pour la vie...

Les vieillards de la ville pensèrent que le Maguid exagérait un peu, et ils arrivèrent tout de même pour l'écouter. Au milieu de son discours, on raconte que tout le monde se mit à éclater en larmes et que le Rav atteignit un état dangereux. Les choses en arrivèrent au point où l'on fut obligé de le faire sortir de la synagogue au milieu du discours.

Voir sa joie

Le gaon Rabbi Chelomo Zalman Auerbach zatsal, Roch Yéchiva de Kol Torah, se lamentait sur la diminution de cette émotion. Une émotion réduite, qui était devenue le lot du klal Israël à toutes les générations, et en particulier pendant « bein hametsarim », où le sérieux et l'impression produite par ces jours se sentait sur le visage de tout juif, en particulier dans la ville sainte de Jérusalem.

« Le monde, disait-il, interprète allégoriquement la lamentation « sur la destruction du Temple qui a été dévasté et dont chaque année je refais l'éloge funèbre pendant ce mois-ci », comme si la destruction elle-même avait été abattue et foulée aux pieds, et que d'année en année on la sente de moins en moins... »

A ce propos, signalons que le fils du gaon Rabbi Chelomo Zalman zatsal, le gaon Rabbi Baroukh Auerbach zatsal, a raconté que souvent pendant l'année, quand il n'y avait personne d'autre qu'eux à la maison, il entendait son père dire plusieurs fois dans le Birkat Hamazon la bénédiction « le Miséricordieux nous conduira la tête haute vers notre pays », avec une grande aspiration.

Le gaon Rabbi Aharon Leib Steinman chelita a dit des choses du même ordre (on les trouve dans le livre « Yimalé Pi Téhiloteikha »), à savoir qu'à notre époque, le deuil sur le Temple est très amoindri, même si l'on observe les dinim fixés par les Sages la veille de Ticha BeAv et à Ticha BeAv. Espérons, dit-il, que cela nous fasse inclure parmi tous ceux qui portent le deuil pour Jérusalem ; l'intention des Sages était certainement de nous faire sentir le deuil dans le cœur, et pas uniquement dans l'observance des lois. Mais malheureusement, cet aspect est très négligé, et il faut se renforcer en cela. Plus on se renforcera, plus on pourra dire que quiconque prend le deuil de Jérusalem mérite de la voir dans sa joie.

Il faut comprendre ce qu'ont dit les Sages, que dans le cas contraire on ne voit pas sa joie. Est-ce que cela signifie qu'on ne se relèvera pas à la résurrection des morts ? Mais il n'est pas écrit dans la michna Sanhédrin que celui qui ne prend pas le deuil pour Jérusalem ne se lèvera pas à la résurrection des morts !

Il semble que l'intensité de la joie sera en fonction de l'intensité du deuil. Même celui qui observe les lois du deuil, s'il lui manque le sentiment du deuil, il lui manquera aussi dans la joie. Il faut regretter qu'il soit impossible d'atteindre des sommets dans la spiritualité, qu'il n'y ait plus de lien direct avec le Saint, béni soit-Il, regretter tout ce qui existait à l'époque du Temple, où le niveau était plus élevé en toute chose. C'est dans la mesure de ce deuil qu'on méritera la joie, car pour mériter la joie de Jérusalem, il faut avoir porté son deuil.

En général, plus quelqu'un est élevé en spiritualité, en Torah, en prière, en crainte du Ciel et en bonnes midot, plus il est proche de ressentir le véritable deuil, la douleur de la spiritualité. Et plus l'homme est matérialiste, plus il se dit que tout va bien et ne ressent que la matérialité.

On doit vivre une intense nostalgie pour le Temple, cette source de l'épanchement sur la Création, et du rapprochement du Saint, béni soit-Il pour chacun. Plus on se renforce dans la spiritualité, plus il y a de raisons de se rattacher au deuil de Jérusalem.